

Guillon, 12 juillet 1915.

Mon cher Georges,

Je t'écris ce soir, peut-être pour la dernière fois  
de Guillon, la petite ville accorte dans ses  
jardins de cécilies et de roses. Nous ne partirons  
pas d'ici avant le premier d'oct - c'est  
probable. Mais qu'aurais-je à te dire encore?  
Chaque jour, chaque heure j'attendais Thérèse,  
j'attendais le bonheur fonda au calme  
et doux visage qui cherchait pour moi  
sur la terre wallonne tout au fond des bois.  
Je ne l'ai pas revue. Je revivrais-je encore?  
Si je devais, Georges, te définir à son  
prés ma psychologie d'aujourd'hui, je ne  
le pourrais qu'à grand peine.

Ma vie était bouleversée, toutes mes idées  
qui en étaient issues, qui en portaient la  
marque certaine, se sont désagrégées une  
à une. Je me regarde et ne me connais plus.

D'ailleurs, à quoi bon espérer ?

Je ne puis plus supporter cette vie. L'homme  
me réfugie à présent. Je sens quelque  
chose de ce que sentait Rousseau lorsqu'il  
trouvait les vices du monde dans l'association  
des hommes. Je voudrais de retrouver en moi  
de ces idées malheureuses échappées à Jean-Jacques.

Pourquoi elles sont là, présentes à mon  
cœur. Y suis-je pour quelque chose ?

Vois-tu, jamais besoin de me résigner.

Jamais besoin d'un Congrès qui me  
laisserait remettre en ordre toutes mes idées  
et tous mes sentiments. C'est pour échapper  
au déséquilibre, à la mort morale et

intellectuelle, pour retrouver l'être bon, l'être  
joyeux que je fus, que je supplie comme un  
général de m'insérer au Congrès. J'y ajoute des  
raisonnements d'ordre exclusivement politique qui  
me commandent à présent que je suis marié,  
père de famille. Je compte sur toi pour ré-  
gler cette affaire, celle-ci on n'a jamais vu de quelle  
manière qui serait compatible avec mon honneur  
de soldat. C'est à peu près tout ce qui reste  
encore au moi du vieil homme. Pour oublier et  
surtout, oh! surtout, pour ne pas voir autour  
de moi ces filles folles qui s'offrent à tous  
ceux qui sortent de La Cadette, je me suis  
jusqu'à mis à boire comme une brute que  
je suis devenu. Aujourd'hui je n'agis plus  
qu'avec violence et je sens que la vie d'un  
homme ne compte plus pour moi; j'en ai  
tout fait, des hommes!



Crois-moi : cela se débat moins qu'un mouche.  
Tout mon être se résolve, mais me voici dans  
c'est une affaire : tu ou être tu'.

Et si cela doit durer long temps encore, si je ne  
reviens pas Thierce avant de partir, j'ai peur  
de partir et de tomber avec mes camarades  
dans la même situation. J'attache, suis-je  
sûr, au cours de un jour, un effet  
superstitieux. Enfin, si elle jure la pondère  
après mon départ, je compte que du Censeur  
chez M. Broche à Paris - à moins qu'elle ne  
demeure en Hollande ou en Angleterre, où on  
je pourrai lui faire parvenir de l'argent tous  
les mois. Veux-tu bien mettre à la poste les  
cartes-ci jointes et renvoyer les cartes de  
Thierce : que j'enlève au moins ton cœur  
avant de partir. N'oublie pas l'affaire du  
Congo. à toi toujours  
{ mais